

Études littéraires africaines

NZESSÉ (Ladislav), DASSI (M.), éd., *Le Cameroun au prisme de la littérature africaine à l'ère du pluralisme sociopolitique (1990-2006)*. Préf. du Professeur David Simo. Paris : L'Harmattan, coll. L'Harmattan Cameroun, 2008, 292 p. – ISBN 978-2-296-06144-6



Raphaël Thierry

Numéro 28, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1028812ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1028812ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thierry, R. (2009). Compte rendu de [NZESSÉ (Ladislav), DASSI (M.), éd., *Le Cameroun au prisme de la littérature africaine à l'ère du pluralisme sociopolitique (1990-2006)*. Préf. du Professeur David Simo. Paris : L'Harmattan, coll. L'Harmattan Cameroun, 2008, 292 p. – ISBN 978-2-296-06144-6]. *Études littéraires africaines*, (28), 96–98. <https://doi.org/10.7202/1028812ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

cinématographique ? Cette question est certes pointée, au seuil de la troisième partie, par la coordinatrice de l'ouvrage, Christiane Ndiaye, qui se demande justement, à propos de Dany Laferrière – écrivain dont la charge ironique se trouve dégradée à l'écran en comédie de boulevard –, pourquoi il est si difficile de « retourner sur le dos les stéréotypes » (selon les termes du titre de sa contribution, p 167). Cependant, cette « difficulté » n'est pas vraiment abordée de front, même si certaines contributions présentent des éléments de réponse intéressants sur le plan théorique ; il en va ainsi de la notion d'« ironies urbaines » de Walid Khachab (dans la deuxième partie, « Figures et territoires du comique »), du « grotesque visuel » dont parle Viviane Azarian ou de « la déterritorialisation comme fondement d'un humour subversif » de Momar Désiré Kane (dans la première partie, « Le rire des marges »). Toutefois ces deux derniers essais, qui portent sur le cinéma « satirique, ironique et parodique » (p. 57) de Djibril Diop Mambéty, se déprennent difficilement de la vulgate rhétorique de l'humour-ironie comme procédé, figure ou trope mis au service de la satire morale, reformulée en « subversion » ou « transgression ». Disons de façon plus générale que, dans ce collectif dont les analyses reposent souvent sur des associations classiques d'adjectifs – satirique / ironique / parodique et burlesque / grotesque / carnavalesque –, c'est toujours le bon vieux comique qui tire son épingle du jeu et triomphe de l'humour. Aussi n'est-on guère surpris de voir l'adage classique, « le rire châtie les mœurs », repris en quatrième de couverture, mais attribué curieusement à... Bergson. De Térence (le fameux *castigat ridendo mores*) à Bergson (le tout aussi fameux « mécanique plaqué sur du vivant »), il semble que la boucle se soit bouclée en *happy end* : « rions pour un monde meilleur ».

■ Nicolas MARTIN-GRANEL

NZESSÉ (LADISLAS), DASSI (M.), ÉD., *LE CAMEROUN AU PRISME DE LA LITTÉRATURE AFRICAINE À L'ÈRE DU PLURALISME SOCIOPOLITIQUE (1990-2006)*. PRÉF. DU PROFESSEUR DAVID SIMO. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. L'HARMATTAN CAMEROUN, 2008, 292 P. – ISBN 978-2-296-06144-6.

Cet ouvrage rassemble quatorze articles et un post-scriptum, écrits par des chercheurs (francophones et anglophones) issus des universités camerounaises de Yaoundé, Dschang et N'Gaoundéré, ainsi que de France, du Canada, d'Angleterre et des États-Unis.

Comme l'indique la quatrième de couverture, cette publication « s'efforce de faire la lumière sur la présence du Cameroun dans la production littéraire africaine à l'ère du pluralisme sociopolitique », des années 1990 à 2006. L'entreprise est ambitieuse : il s'agit en effet de montrer dans quelle mesure la littérature camerounaise a pris en charge, depuis les années 1990 (et l'ouverture du pays au multipartisme et à la liberté d'association), la représentation des champs sociaux et politiques.

L'ouvrage aborde un corpus littéraire qui comprend aussi bien des écrivains de la diaspora comme Mongo Beti, Patrice Nganang et Léonora Miano, que

des « locaux » tels que Gilbert Doho, Angélique Solange Bonono, Jean-Roger Essomba, Bidoung Mkpatt et Séverin Cécile Abéga. Les œuvres sont abordées sous deux angles, la langue et la linguistique dans les textes d'un côté, le traitement littéraire du politique de l'autre, l'ouvrage se donnant pour objectif, d'après David Simo, d'être une « lecture des textes d'auteurs du Cameroun [...], contribution à l'élucidation du travail de l'écrivain et ce faisant, mobilisation de leur approche dans l'effort d'assignation de sens à l'histoire » (p. 15).

Un travail sur la littérature camerounaise ne peut évidemment passer sous silence l'œuvre de Mongo Beti, qui a fait de son engagement une véritable dissidence. L'intérêt se portera ici notamment sur l'analyse du roman politique *L'Histoire du fou*, dans lequel des personnages ordinaires transcendent « le conflit d'individus face à la machine politique » (p. 195). Selon Julien Magnier, ce roman devient alors « une métaphore du dérèglement de l'Afrique à travers ses régimes politiques » (p. 199).

Une incontestable modernité caractérise les romans camerounais des vingt dernières années. Des auteurs comme Jean-Roger Essomba donnent une dimension universelle à leurs textes, dans le traitement qu'ils font des migrations et des trajectoires croisées de leurs personnages. Ces « écritures de l'époque » témoignent des mutations culturelles de la société camerounaise, et l'écrivain, à l'instar de Séverin Cécile Abéga, devient ainsi le héraut des nouveaux débats sociaux, tels que l'émancipation de la femme (Marthe-Isabelle Atangana-Abolo).

Mais l'écrivain camerounais peut aussi, comme le montre Clément Dili Palai, faire de son travail une expression des problèmes camerounais les plus sensibles, à l'image d'un Gilbert Doho ou encore d'un Étoundi Mballa, qui arment leurs romans aux événements historiques des « années de braise » (les mouvements sociaux et étudiants violemment réprimés à l'aube des années 1990). Ces derniers pratiquent une écriture engagée dans le « souci de dénoncer les crises politiques et sociales de [leur] pays et de l'Afrique tout entière » (p. 145). De même, Bidoung Mkpatt cherche à dénoncer le dysfonctionnement de la société camerounaise, à travers une « petite corruption quotidienne » (p. 147) qui symbolise la « grande corruption » d'un « système politique pourri de clientélisme, de népotisme et de favoritisme » (p. 170), selon les termes d'Alain Cyr Pangop Kameni.

Quant à l'écriture de Léonora Miano dans *L'Intérieur de la nuit*, qui se situe dans un espace de contestation passablement flou et esthétisé, Hervé Tchumkam en montre bien l'ambiguïté. En effet, derrière l'insondable violence du récit peut aussi bien s'esquisser la représentation d'une condition humaine à la recherche de ses repères qu'une « possible tactique éditoriale liée aux questions de "cultural studies" » (p. 228).

Sur le plan de la forme, la pluralité camerounaise se retrouve dans les œuvres anglophones et francophones avec l'insertion de termes empruntés aux langues locales, gage d'une recherche d'authenticité qui exige, pour les écrivains, de faire appel à la traduction et à un paratexte explicatif afin d'être accessible à un lectorat plus large. La « resémantisation des mots français » (p. 51) entraîne une « camerounisation » des textes, dans le sens et dans la

forme, qui atteste du travail d'adaptation de la langue pour une entreprise de transcription de réalités particulières, comme c'est le cas, par exemple, chez Patrice Nganang (Ladislas Nzessé).

Cependant, une certaine insécurité guette ces écrivains camerounais, qui doivent exprimer leur « être au monde » à travers le médium d'une langue « extérieure » qui ne permet pas toujours de saisir les réalités de leur espace propre. En effet, la réinvention de la langue « n'est pas toujours de nature à faciliter la lisibilité et la réception des textes littéraires », comme l'écrit Alphonse Tonyè (p. 90).

■ Raphaël THIERRY

OPOKU-AGYEMANG (NAANA), LOVEJOY (PAUL E.), TROTMAN (DAVID V.), EDs., *AFRICA AND TRANS-ATLANTIC MEMORIES. LITERARY AND AESTHETIC MANIFESTATIONS OF DIASPORA AND HISTORY*. TRENTON (NEW JERSEY), ASMARA (ÉRYTHRÉE) : AFRICA WORLD PRESS INC., 2008, VII-477 P. – ISBN 1-59221-633-1.

Issus d'un colloque sur « les manifestations littéraires de la diaspora africaine », qui eut lieu à l'Université de Cape Coast (Ghana) du 11 au 14 novembre 2003, les vingt-quatre textes de cet ouvrage collectif sont répartis en quatre sections : « La voix africaine dans la diaspora », « Esthétiques et arts de la performance dans la diaspora », « Pédagogie du retour au pays natal », « La confrontation de l'identité et de la mémoire ».

Avec un thème aussi vague, les auteurs privilégient d'emblée le descriptif au détriment de l'analytique, et ce n'est pas la récurrence d'une rhétorique de la « subversion » qui pouvait pallier le manque de rigueur dans les périodisations et les contextualisations. La traite est réduite à une expérience – le « passage du milieu » – et il faut attendre le dernier essai (Lorrie Smith) pour lire enfin une théorisation, empruntée à Paul Gilroy (*L'Atlantique Noir*), des cales négrières et des plantations esclavagistes comme matrices de nouvelles identités. Avec cet article qui s'intéresse au thème du spectre (*ghost*) dans les réécritures fictionnelles de la traite, la boucle pourrait sembler bouclée, puisque le roman du Guyanais britannique Fred D'Aguiar (*Feeding the Ghosts* ou *Les Cris de l'Océan*, 1999) constitue une brillante reprise contemporaine, à partir d'un événement historique attesté – le sacrifice de 132 esclaves, jetés par-dessus bord par le capitaine négrier du Zong, en 1781 –, du nouveau genre littéraire apparu avec l'abolitionnisme (le *slave narrative*, ou récit d'esclave), qui faisait déjà l'objet des deux premiers articles consacrés aux autobiographies de Muhammad Kaba Saghanughu, Mahommah Gardo Baquaqua, et Oludah Equiano. Mais aucune étude n'est faite des rapports entre histoire et fiction à travers ces différentes œuvres, qui servent simplement de prétextes au ressassement d'une thèse : il y a une mémoire transatlantique car d'anciens esclaves sont revenus en Afrique ou ont laissé des témoignages.

Il s'agit alors de montrer que le traumatisme historique, loin d'être une *tabula rasa*, fut à l'origine de multiples expressions et innovations artistiques